

l'identification des individus : en conflit avec son père né marocain et naturalisé français, Sofia Assous raconte être plus proche de sa mère, blanche. Elle s'identifie longtemps comme blanche et explique cette posture comme le moyen de « ne pas avoir le cul entre deux chaises » (p. 244). Dialoguant avec la sociologie des mouvements sociaux, Solène Brun évoque aussi les engagements militants antiracistes, comme « instances de (re)socialisation », qui entraînent les enquêté·es à critiquer les postures assimilationnistes de leurs parents. La majorité des discours des descendant·es de couples mixtes « [revendiquant un] métissage non exclusif » (p. 258) sont analysés comme résultant de transmissions culturelles diffuses, *via* la présence de la famille élargie. L'autrice met aussi l'accent sur les logiques de genre dans les processus d'identification : par exemple, la puberté peut être révélatrice de traitements différenciés, qui bousculent le rapport d'une jeune femme avec sa famille paternelle, algérienne (p. 266). Par ailleurs, le renvoi aux origines et à l'altérité est vécu différemment par les enquêté·es, ce que l'autrice explique, en partie, par leur appartenance générationnelle : les adolescent·es des années 1980 et celles et ceux du début des années 2000. Elle relie leurs trajectoires à différents modes de politisation, de « l'avènement de la perspective antiraciste universaliste »⁴ à l'avènement du « débat public sur les questions raciales et l'immigration ». Les questions qui confrontent les descendant·es de couples mixtes à leurs origines « D'où venez-vous ? », leur rappellent l'ambiguïté qu'ils incarnent, interprétée par l'autrice comme une « confusion entre nation, race et parenté » (p. 283) et rarement désignée comme interaction raciste par les enquêté·es.

Les perspectives ouvertes par Solène Brun sur la race dans les processus de socialisation invitent les recherches à venir à se saisir de la question posée dans le chapitre 6 : « Comment les transmissions parentales des cultures nationale/régionale ou religieuse du parent minoritaire et l'exposition à des formes de mixité raciale façonnent le contenu des socialisations ». Instance de socialisation par excellence, l'école pourrait faire par exemple l'objet d'un prolongement de cette enquête.

Zoé Poli

Histoire, Université Lyon 2, LARHRA

Irène Pereira – *Le Féminisme libertaire. Des apports pour une société radicalement féministe*

2024, Le Cavalier bleu, 132 p.

Si l'anarchisme est souvent perçu comme un horizon politique utopique, le féminisme libertaire en incarne peut-être la facette la plus méconnue. Dans son dernier ouvrage, la philosophe et sociologue Irène Pereira s'attelle à une tâche

4. Michel Kokoreff (2015). « Chronique des émeutes de cité ». *Cahiers français*, 385 : 36.

ambitieuse : montrer que ce courant, loin d'être un simple prolongement des luttes féministes classiques, propose une vision profondément renouvelée de l'émancipation. À travers une analyse philosophique et historique des mouvements anarchistes et féministes, l'autrice s'interroge : comment un féminisme qui revendique une radicalité libertaire peut-il concilier une vision d'émancipation individuelle avec la reconnaissance des systèmes d'oppression qui contraignent cette même liberté (p. 10) ? Cette tension traverse l'ensemble de l'ouvrage et distingue le féminisme libertaire des courants libéraux et libertariens.

Puisque l'expression « féminisme libertaire » ne décrit pas encore une réalité clairement constituée, Irène Pereira tente, dans la première partie du livre, de mieux cerner ce qu'elle recouvre. En mobilisant des travaux sur l'anarchisme classique et les penseur-euses libertaires dans le premier chapitre, elle montre comment l'acception du terme libertaire a évolué au fil du temps. Historiquement synonyme d'anarchiste, il tend aujourd'hui à être confondu avec le libertarianisme anglo-saxon, qui prône une vision ultra-libérale des libertés individuelles, malgré une critique commune de l'État avec les anarchistes (p. 27). Irène Pereira souligne ici une difficulté sémantique et théorique : le féminisme libertaire risque de se détacher de son projet initial de transformation sociopolitique pour se réduire à une simple défense de libertés individuelles, sans prise en compte des rapports sociaux structurels (p. 25). L'autrice préconise ainsi de repartir de l'anarchisme pour distinguer un féminisme libertaire d'autres courants féministes. Là où le féminisme libéral revendique, par exemple, un durcissement des peines de prison pour les violeurs (p. 84), le féminisme libertaire, s'inscrivant dans la tradition anarchiste, s'oppose à la prison, perçue comme un prolongement des structures oppressives de l'État.

Malgré ces liens étroits entre anarchisme et féminisme, le chapitre 2 met au jour l'histoire des relations complexes entre les deux courants. L'autrice montre comment des figures anarchistes féminines comme Voltairine de Cleyre (1866-1912) ou Emma Goldman (1869-1940), malgré leur critique du patriarcat, perçoivent les courants féministes de leur époque comme « trop bourgeois et pas assez critique[s] de l'étatisme, voire comme puritain[s] » (p. 42). Les critiques que ces penseuses formulent contre le féminisme libéral, valorisant notamment la revendication du droit de vote, révèlent un clivage fondamental : l'émancipation des femmes ne doit pas se limiter, selon la perspective anarchiste, à occuper des positions de pouvoir au sein d'un système inégalitaire, mais doit viser une transformation radicale des structures sociales (p. 35). Si le mouvement féministe de la première vague est rejeté par les militantes anarchistes, un courant « anarcho-féministe » émerge aux États-Unis dans les années 1970. Pereira déconstruit néanmoins l'idée d'un mouvement unifié que l'on pourrait désigner sous ce nom dans le chapitre 3. Les groupes qui se réclament de cette approche demeurent en

effet divisés sur des sujets structurants pour le féminisme et l'anarchisme, tels que la question du travail du sexe⁵.

Ni l'histoire ni la sociologie ne sont véritablement en mesure de produire une conception théoriquement unifiée du féminisme libertaire. Pour conceptualiser cette notion, Irène Pereira éclaire le point commun entre les théories féministe et anarchiste au chapitre 4 : leur valorisation de la subjectivité, c'est-à-dire de l'expérience personnelle et de la capacité de chacun·e à savoir ce qui est le mieux pour lui ou elle⁶. La subjectivité seule ne suffit cependant pas à distinguer le féminisme libertaire d'autres approches féministes qui s'appuient également sur l'autonomie individuelle. En mobilisant la théorie du point de vue situé⁷, l'autrice affirme que les idées féministes libertaires ne reposent pas seulement sur l'expérience individuelle mais également sur des formes de connaissance objective qui émergent dans les luttes collectives. La notion d'anti-oppression, inspirée des cinq formes d'oppression théorisées par Marion Iris Young (exploitation, marginalisation, manque de pouvoir, impérialisme culturel, violence)⁸, est ici fondamentale pour comprendre la spécificité de ce féminisme (p. 57) : si les approches féministes libérales et libertariennes analysent la société comme composée d'individus, l'approche féministe libertaire analyse la société en termes de groupes sociaux. Plutôt que de réduire les luttes sociales à l'exploitation capitaliste comme le fait le féminisme marxiste ou les expériences vécues des femmes à celui de la femme blanche aisée⁸ comme le fait généralement le féminisme libéral, le féminisme libertaire porte son attention sur la complexité enchevêtrée des rapports sociaux de pouvoir. Irène Pereira met ainsi en lumière la tension fondamentale qui structure le féminisme libertaire : d'une part,

5. Francis Dupuis-Déri (2013). « Les anarchistes et la prostitution : perspectives historiques ». *Genre, sexualité & société*, 9.

6. Dans les années 1970, les groupes de parole féministes prônent effectivement la légitimité de l'expérience intime comme base pour l'action politique. Voir notamment : Charpenel Marion (2016). « Les groupes de parole ou la triple concrétisation de l'utopie féministe ». *Éducation et Sociétés*, 37 : 15-31 ; Achin Catherine, Naudier Delphine (2010). « Trajectoires de femmes 'ordinaires' dans les années 1970. La fabrique de la puissance d'agir féministe ». *Sociologie*, 1 : 77-93.

7. Iris Marion Young (1990). *Justice and the Politics of Difference*. Princeton, Princeton University Press.

8. De nombreuses féministes ont souligné combien le mouvement féministe a souvent privilégié les expériences des femmes blanches des classes moyennes et supérieures, invisibilisant les spécificités des expériences vécues par les femmes noires et racisées qui subissent des formes multiples et croisées d'oppression. Voir notamment : bell hooks (1981). *Ain't I a Woman? Black Women and Feminism*. Cambridge, South End Press ; Kimberlé Crenshaw (1991). « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color ». *Stanford Law Review*, 43 (6) : 1241-1299 ; Audre Lorde (1984). « The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House ». In *Sister Outsider: Essays and Speeches*. Toronto, Crossing Press : 110-113.

l'importance accordée à la liberté individuelle ; d'autre part, la reconnaissance de structures sociales inégalitaires qui limitent cette liberté.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'autrice stabilise davantage la notion en soulignant les apports de cette approche pour diverses controverses qui traversent les milieux féministes et anarchistes. Du côté des mouvements féministes, le féminisme libertaire met en lumière les limites d'une conception libérale du consentement dans les rapports sexuels qui néglige les conditions systémiques influençant les choix individuels (p. 113). De même, alors que le féminisme pro-sexe, dans sa version libérale⁹, met l'accent sur l'autonomie individuelle des travailleuses du sexe et plaide pour des réformes législatives visant à garantir leurs droits et leur sécurité, le féminisme libertaire examine les structures de pouvoir qui contraignent les femmes à entrer dans cette profession. Mais contrairement au féminisme radical qui peut percevoir le travail du sexe comme intrinsèquement oppressif et prôner son abolition¹⁰, le féminisme libertaire se concentre sur la nécessité d'améliorer les conditions de vie et de travail des travailleuses du sexe à travers l'organisation collective. Loin de nier la capacité des individus à s'émanciper des rapports de pouvoir, ce courant défend en somme l'idée qu'il est nécessaire d'établir certaines conditions sociales pour qu'une liberté individuelle soit possible. Du fait que la liberté est le fruit d'une conquête sociopolitique progressive, l'auto-émancipation ne dépend pas d'une pleine conscience individuelle mais de la création de voix alternatives au sein de luttes collectives pour construire cette liberté. Ce courant se distingue dès lors du féminisme libertarien en affirmant que l'engagement collectif est essentiel au développement des capacités individuelles d'émancipation (p. 115).

En dépit de sa marginalisation dans les études féministes et politiques, le féminisme libertaire ouvre ainsi des perspectives essentielles pour les débats féministes contemporains. Si Irène Pereira admet que cette approche ne résout pas toutes les tensions internes à ces mouvements (p. 120), elle souligne sa force en tant qu'alternative aux perspectives libérales : ce courant ne se contente pas de défendre l'idée d'une liberté individuelle abstraite et déconnectée des contextes sociaux et politiques ; il met en lumière les conditions matérielles et les structures de pouvoir qui empêchent l'exercice réel de cette liberté. Un dialogue avec des recherches empiriques, comme celles d'Émeline Fourment sur l'appropriation des

9. Irène Pereira précise cependant que le féminisme pro-sexe est lui-même divisé entre un versant libertarien (on peut penser par exemple à Catherine Millet) et un versant queer, qui ne partagent pas les mêmes positions vis-à-vis du mouvement MeToo par exemple. On regrette cependant que l'autrice n'ait pas approfondi cette question.

10. Voir notamment : Dworkin Andrea (1987). *Intercourse*. New York, Free Press ; MacKinnon Catharine A. (1989). *Toward a Feminist Theory of the State*. Cambridge, Harvard University Press.

théories féministes dans les milieux libertaires¹¹, pourrait enrichir cette conceptualisation en confrontant les idéaux féministes libertaires aux réalités concrètes des luttes sociales. L'ouvrage gagnerait également à mettre davantage en lumière la distinction entre le féminisme libertaire et le féminisme matérialiste. Bien que ces deux courants partagent une critique des structures de pouvoir, ils s'enracinent dans des héritages politiques différents, ce qui influe sur leur approche des rapports de pouvoir et leur conception de l'autonomie individuelle. Une telle distinction permettrait d'affiner l'analyse des stratégies politiques propres à chaque courant dans la lutte pour l'émancipation.

Camille Hémet

Science politique, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et Université du Québec
CESSP, IREF et CAPED

Julie Pagis – *Le prophète rouge. Enquête sur la révolution, le charisme et la domination*

2024, Paris, La Découverte, 352 p.

La plupart des recensions du livre de Julie Pagis mettent l'accent, à juste titre, sur la dérive paranoïaque d'un groupe maoïste composé de sept couples établis en usine dans les années 1970, vivant en communauté, et qui consentent à une remise de soi, poings et mains liés, à Fernando, le prophète rouge. Peu font la liaison entre domination charismatique et domination masculine. Or l'une des pépites de l'ouvrage tient à l'analyse des pouvoirs cumulés de Fernando jouant sur l'articulation entre ces deux types de domination. Ces deux dominations encastrées l'une dans l'autre ont permis à Fernando de faire feu de tout bois, en tirant notamment le meilleur parti d'une domination masculine qu'il a exercée continûment et sur tous les registres pour asseoir son charisme. La photo de couverture en donne un aperçu saisissant : Fernando trône en patriarche en bout de table, entouré de ses disciples ; il regarde l'objectif, il nous regarde, sans savoir encore que le livre, support de la photo, va lui revenir *post mortem* en pleine face, tel un soufflet qui va lui faire baisser les yeux, car la sociologie possède cette vertu de « désencharismer » les prophètes de mauvais aloi. Rien d'étonnant, dès lors, que ce soit une sociologue, sensible à la domination masculine et aux dégâts du charisme masculiniste, qui s'investisse avec autant de détermination dans son terrain.

Sans dévoiler les arcanes et les chausse-trappes d'une enquête menée tambour battant, que l'on suit avec un plaisir soutenu et un intérêt haletant, on mesure la ténacité de la sociologue qui multiplie les preuves pour s'extraire elle-même d'un

11. Fourment Emeline (2021). *Théories en action : appropriations des théories féministes en milieu libertaire à Berlin et Montréal*. Thèse de doctorat en science politique sous la direction de Florence Haegel, Institut d'Études Politiques de Paris.